

CONFERENCE INTERNATIONALE

AGRICOLE 1967

~~PROJET~~ d'EXPOSE de la DIVISION des ETUDES
AGRONOMIQUES

Yaoundé, le 3 MAI 1967

La Division des Etudes Agronomiques joue, à la Direction de l'Agriculture, un rôle multiple qui va de la recherche agronomique sur les cultures vivrières, à la réalisation de champs de démonstration, en passant par la production de semences sélectionnées et à la mise en place d'un large réseau d'essais comparatifs.

Son champ d'action est également très étendu quant aux plantes étudiées, qui sont, bien sûr, le coton (au stade post-recherche) et les cultures vivrières les plus importantes (sorgho - mil - riz - blé - arachide) mais aussi des cultures secondaires telles que sésame - roselle (karkandji ou ir) - haricots ou cultures maraichères.

La variété des sujets d'étude, et la dispersion géographique qu'elle entraîne, sont absolument hors de proportion avec le personnel, les moyens et l'infrastructure dont nous disposons. A titre d'exemple, je dirai seulement que, si on veut obtenir, pour les seules cultures vivrières principales (sorgho - mil - arachide), les mêmes résultats que ceux obtenus grâce à l'I.R.C.T. pour le coton, nous devrions disposer, grosso modo, d'un personnel de recherche dix fois plus nombreux, et de moyens de travail huit à dix fois supérieurs à ceux dont nous disposons actuellement.

Je ne fais pas cette comparaison par besoin gratuit de recrimination mais je la fais car j'estime indispensable de souligner une des causes d'un phénomène qui risque de s'aggraver et, si l'on n'y remédie, de devenir un frein pour le développement économique et social du Tchad, je veux parler du déséquilibre entre culture industrielle cotonnière et cultures vivrières.

Et mon intervention, plutôt qu'un simple bilan de nos résultats, tendra à montrer qu'il est possible d'agir efficacement en ce domaine.

En ce qui concerne notre activité au cours de l'année écoulée, nous avons été amenés, en 1966, par souci d'efficacité et d'économie, à faire de sérieux efforts en matière de gestion, sur nos Fermes, et à faire une remise à jour de nos méthodes de culture et de nos objectifs de production. Grâce à l'effort, que je tiens à souligner, de tous nos responsables locaux, la campagne agricole 1966-67, sur nos Station et Fermes, a été, dans l'ensemble, la meilleure que nous ayions connue. (Un tableau en annexe vous indique les caractéristiques de la campagne et les résultats obtenus).

L'évolution annuelle des rendements à l'hectare est également indiquée en annexe, et sur les tableaux exposés. On voit qu'en matière de culture cotonnière et arachidière, nous avons fait de substantiels, sinon spectaculaires, progrès; pour le sorgho, les progrès sont moins nets: cela tient à ce que la sélection y est délicate du fait de l'adaptation géographique stricte des variétés, et que les moyens limités de travail ne nous ont pas permis de faire avancer nos travaux d'amélioration par hybridation, actuellement en cours, aussi vite que nous l'aurions voulu.

L'accroissement observé est le résultat de nombreux facteurs qui se complètent.

- Facteurs humains (valeur professionnelle du responsable, adaptation progressive de la main d'oeuvre)
- Facteurs agronomiques (amélioration des techniques , meilleure utilisation des terres, emploi des engrais et produits de traitement de la semence et de la plante)

- Facteurs génétiques (remplacements successifs des variétés en culture par de nouvelles variétés supérieures).

Toujours est-il que, à l'heure actuelle :

- nos rendements en coton sont 8 fois plus élevés qu'en 1948
- nos rendements en sorgho sont 2,5 fois plus élevés qu'en 1951
- nos rendements en arachide sont 2 fois plus élevés qu'en 1956.

Si nous comparons ces courbes avec celles indiquant l'évolution des rendements en grande culture traditionnelle (toutes réserves étant faites sur la précision des chiffres en la matière), nous sommes immédiatement frappés par l'accroissement de l'écart entre les deux courbes ; ceci est dû au fait que si nos rendements augmentent, ceux de la grande culture n'ont pratiquement pas bougé (si ce n'est, très légèrement, en culture cotonnière).

Est-ce à dire que nous employons des méthodes de culture particulièrement évoluées et utilisons du matériel très différent de celui du paysan ? Absolument pas.

Nos champs de multiplication sont labourés à la charrue, avec des boeufs du pays que nous dressons,

nos semis sont faits soit à la main, soit avec un semoir attelé, avec des semences sélectionnées de bonne qualité

les sarclages et travaux d'entretien sont faits de la même façon,

nous mettons, sur coton uniquement, le même engrais que les paysans des zones de productivité

nous cultivons nos terres trois années successives, et les laissons reposer pendant deux ans seulement,

nous assurons la protection de nos cotonniers en les traitant avec les mêmes produits et les mêmes appareils que ceux utilisés en zones de productivité ;

enfin, et surtout, nous respectons un calendrier agricole strict, pour toutes nos cultures, calendrier qui a été établi avec précision grâce aux essais réalisés depuis de nombreuses années.

Comme on le voit, il n'y a là rien que beaucoup de paysans puissent faire, avec l'aide des prêts et du crédit pour l'équipement agricole et la culture cotonnière.

En employant les techniques que nous recommandons et nos semences sélectionnées, qui sont, je le répète, à la portée immédiate des cultivateurs, il est certain que les rendements en coton peuvent rapidement doubler ou tripler, que ceux d'arachide peuvent doubler et que ceux de sorgho peuvent augmenter de 50 %.

Mais alors, si cela est aussi facile que je veux bien le dire, pourquoi la généralisation de ces améliorations ne s'est-elle pas faite déjà, en grande culture, à l'échelon national ?

Puisque nous disposons des connaissances techniques appropriées sur les cultures principales, qu'elles soient industrielles ou vivrières, pourquoi l'application de ces connaissances n'a-t-elle pas été suffisamment faite en grande culture ?

Pour trois sortes de raisons, à mon avis :

des raisons psychologiques d'abord, des raisons d'organisation des services ensuite, des raisons purement matérielles enfin.

Raisons psychologiques ? Beaucoup de personnes pensent que les résultats obtenus sur Fermes sont le fait de techniciens chevronnés qui travaillent avec des moyens particuliers, avec du personnel spécialisé, en utilisant des instruments et des produits coûteux. Cette idée, fausse, est très largement répandue, non seulement chez le paysan, mais aussi, malheureusement, chez la plupart des Agents de propagande agricole quelque soit d'ailleurs leur grade et leur fonction. Chose plus grave, même les moniteurs qui ont travaillé à la Ferme du Collège du Ba-illi, et qui, généralement, ont effectué un stage d'un an sur une Ferme, ne pensent pas, lorsqu'ils se trouvent ensuite affectés dans leur zone de propagande, qu'ils peuvent apporter eux-mêmes par l'exemple, certaines améliorations simples aux méthodes culturales.

S'ils le font, ce n'est que dans le cadre d'un programme précis, sur instructions détaillées, par exemple pour faire de la productivité cotonnière ou diffuser la culture attelée. Mais combien d'Agents de propagande donnent-ils des conseils sur les écartements au semis pour les cultures vivrières ? Combien montrent-ils, dans leur propre champ par exemple, l'importance de la précocité du premier sarclage, en dehors des consignes strictes pour la campagne cotonnière ? Combien, en zone rizicole, ont-ils essayé de montrer, par l'exemple encore, les avantages d'une petite diguette entourant la rizière ? Or, toutes ces améliorations, que je n'ose même pas appeler des " techniques " tellement elles peuvent paraître élémentaires, sont depuis longtemps connues de ces Agents, qui les ont apprises à l'école et qui les ont vu appliquer sur Fermes, sans moyens particuliers.

Je sais, et ceci à la décharge de ces Agents, qu'ils ont souvent beaucoup de travail par ailleurs. Hors la culture cotonnière, et un peu en zone arachidière, ils n'ont guère été incités à faire appliquer des techniques améliorées sur les autres cultures. Et cela est dû à la deuxième série de raisons qui freinent la diffusion des techniques : les raisons d'organisation.

A un bout de la chaîne de ce que j'appellerai les " services agricoles ", nous trouvons les services scientifiques et techniques (I.R.C.T., Division des Etudes Agronomiques) qui possèdent une masse de connaissances précises sur la façon de bien cultiver et de beaucoup produire, et qui prouvent la valeur de ces connaissances en les appliquant sur leurs propres champs et sur les champs d'essai qu'ils contrôlent, avec les résultats que l'on sait. A l'autre bout de la chaîne, on trouve les organismes de développement rural qui sont souvent uniquement axés sur l'accroissement d'une certaine production, et dont les Agents, à tous les échelons, passent une grande partie de leur temps à effectuer des tâches souvent plus administratives ou financières, que techniques.

Entre ces deux extrêmes, que trouve-t-on ? En matière de culture cotonnière, et depuis une date somme toute récente, une action importante, mais géographiquement localisée, d'amélioration de la production par une opération dite " de productivité ". Mais, dans les zones où ni C.F.D.T, ni B.D.P.A ne sont intervenus, où l'O.N.D.R n'a pas encore commencé ou commence à peine une telle action, ou bien en dehors de certains secteurs agricoles tels que celui du Ouaddaï, et, et cela surtout pour les cultures vivrières, il ne se fait que bien peu de choses pour diffuser le plus largement possible les connaissances récentes pour l'accroissement des productions.

C'est donc un échelon de "pré vulgarisation" qui manque : sans cet échelon, et en dehors d'opérations régionalisées ou d'action sur certaines cultures particulières, il me paraît utopique de croire à une généralisation des meilleures techniques culturelles.

Je n'insisterai pas sur la faiblesse des moyens matériels, troisième cause que je citais tout à l'heure. Elle tient aussi bien à la faiblesse numérique de l'encadrement agricole, qu'à la vétusté des moyens de locomotion, qu'au taux des crédits de fonctionnement. La preuve de l'importance de ce facteur "moyen", nous est fournie par des exemples précis : là où la densité de l'encadrement a été accrue, où les moyens de fonctionner ont été améliorés ou a obtenu des résultats très encourageants. Je pense ici à l'action des organismes qui, disposant de moyens supérieurs, ont pu développer les actions entreprises naguère par le Service de l'Agriculture ; ainsi du B.D.P.A dans la Sous-préfecture de BOKORO qui a pu diffuser largement notre variété d'arachide sélectionnée, ainsi que les techniques de culture attelée et même la désinfection des semences, ainsi de la C.F.D.T. au MAYO-KEBBI qui a nettement amélioré les méthodes en culture cotonnière, et a fait de gros efforts en matière de "productivité".

Il est donc prouvé que, là où il est possible, grâce à un personnel plus nombreux, ou davantage spécialisé dans une zone géographique limitée, ou sur une culture particulière, de substantielles améliorations à l'échelon le plus large auprès des paysans sont applicables, et aboutissent à d'excellents résultats.

Comment alors pouvons envisager une généralisation de ces méthodes de pré vulgarisation ?

Tout d'abord en faisant comprendre aux responsables techniques, administratifs, coutumiers ainsi qu'aux cultivateurs, aux jeunes en particulier, que nos méthodes et moyens de travail sont à leur portée, que nos techniques sont simples, que nos connaissances ont été acquises pour eux. Pour cela il faudrait que le plus grand nombre possible de responsables visite, le plus souvent possible pendant la période de culture, nos Fermes expérimentales, que des visites de groupe soient organisées. Les portes de nos Fermes sont grand ouvertes, nous répondrons toujours aux questions, nous donnerons toujours des conseils à ceux qui nous en demandent.

Et comme le nombre de nos Fermes est limité, nous réaliserons dès cette année, des champs de démonstration de cultures vivrières, réalisés par un paysan volontaire, qui suivra nos conseils, et grâce à qui ses voisins pourront voir sur place dans leur milieu, la manière dont ils pourront augmenter leurs productions de façon notable. Ce sera en quelque sorte un " recyclage permanent et vivant", qui complètera utilement les sessions faites pour les cadres agricoles et qui portent surtout, par la force des choses, sur la culture industrielle.

Car, il faut bien le dire, si le Tchad agricole c'est avant tout le coton, ce ne doit pas être uniquement le coton. Il serait extrêmement dangereux qu'un déséquilibre se crée, ou s'aggrave s'il est déjà en train de se créer dans certains endroits, entre culture cotonnière et cultures vivrières. Dans les régions à forte densité de population, où l'Agriculture tend à devenir sédentaire, à cause également de la croissance des villes aux dépens des campagnes, il y a un danger de sous-production vivrière; et l'arrière action de la fertilisation apportée au cotonnier ne sera pas suffisante pour accroître la production vivrière de façon équilibrée.

C'est pourquoi, j'estime absolument indispensable un développement des actions de pré vulgarisation et la diffusion plus large des consignes de bonne culture pour toutes les productions agricoles, car je le répète, tous les éléments techniques voulus existent pour mener à bien cette action.

Simultanément nos études porteront sur la meilleure façon d'utiliser les diverses terres et les diverses zones écologiques de pays, en spécialisant peut-être certaines terres pour certaines cultures - car il est dangereux et peu rentable de vouloir faire de tout n'importe où - , sur la meilleure utilisation des zones rizicoles par exemple et sur les possibilités de développement de cultures actuellement secondaires, qui permettraient d'assurer un meilleur équilibre nutritif aux populations, en qualité et dans la répartition dans l'année des productions.